

Le Monde

18 décembre 2013

« La Bataille de Tabato » : en Guinée-Bissau, les fantômes sanglants de la colonisation

Si l'on remettait ce film noir et blanc habité par les esprits dans un ordre raisonnable, cela donnerait quelque chose comme ça : nous sommes en Guinée-Bissau, ancienne colonie portugaise ayant acquis son indépendance en 1974. Fatu, jeune femme en forme de liane, se marie avec Idrissa, un musicien du village de Tabato, à la frontière du Mali, où sont réunis les griots héritiers de la grande tradition mandingue. A cette occasion, elle invite son père à revenir au pays, qu'il a quitté depuis trente ans, après que les Portugais eurent obligé les gens de son village à collaborer avec eux lors de la guerre d'indépendance.

Le film fait, principalement mais pas seulement, le récit de leurs retrouvailles, les accompagne sur la route qui mène à Tabato où aura lieu le mariage, met en scène l'accident tragique causé par le père, encore en proie aux démons de cette guerre interminable, aboutit à Tabato où une assemblée de vieux sages et de marabouts prend en charge cette âme souffrante.

En réalité, la description qu'on vient de lire ne correspond qu'à moitié au film que le spectateur aventureux ne manquera pas d'aller voir à l'issue de cet article pourtant assez gauche, si on l'y compare.

Car beaucoup de choses, sinon tout, dans *La Bataille de Tabato*, relèvent d'un ordre qui contrevient aux canons occidentaux de la narration et de l'entendement. Le film avance plutôt par petites touches, par sensations éparses, par tableaux aux styles hétérogènes, mais généralement très posés et construits, laissant au spectateur la charge de relier, ou pas, les divers fils qu'il lance à son intention.

Un récit distancié en voix off, celui de l'antique sagesse africaine incarné dans la tradition des griots, s'y efface, au profit d'un road movie hanté ; une étude

anthropologique de l'Afrique noire y fait place à un western postcolonial, installant des charognards sur le toit des maisons ; une simple romance s'y perd dans les profondeurs d'un traumatisme historique de grande envergure.

UN PAYS MALADE, POSSÉDÉ, CONFUS

On l'aura compris, c'est un pays malade, possédé, confus, jamais tout à fait remis de l'aliénation colonisatrice, en proie à la violence et au coup d'Etat permanent, que sillonne ce film étrange et incantatoire, laconique et habité, qui cahote sur des pistes poétiques en quête d'un territoire plus ancien, plus vaste et plus signifiant (la civilisation mandingue) que celui laissé en héritage, selon le seul critère de la domination et de la spoliation, par l'Occident.

La réparation morale et physique que le film appelle de ses vœux au rythme ancestral du balafon, évoque naturellement par plus d'un aspect (le noir et blanc, la colonisation portugaise, les fantômes du cinéma) le *Tabou* de Miguel Gomes, film sorti en France fin 2012 et qui y connut un succès inopiné (142 000 spectateurs).

Il en est, pour être précis, l'exact contrechamp, substituant à l'évocation de l'empire perdu et de la grandeur déchu la question de l'arrachement du colonisé aux démons de la violence qui lui fut imposée, jusque dans la nécessité de son émancipation. Rappelons qu'Amilcar Cabral, héraut de l'indépendance de la Guinée-Bissau et du Cap Vert, fut bel et bien assassiné par les siens, événement fondateur dont ce film, premier long-métrage d'un cinéaste né en Angola de parents portugais, ne cesse de partir sans en souffler mot.

Jacques Mandelbaum

18 décembre 2013

«TABATÔ», DEVINE QUI VIENT DE GUINÉE...

BALAFON Le premier film de João Viana chasse le spectre de la colonisation portugaise.

LA BATAILLE DE TABATÔ de **JOÃO VIANA** avec Fatu Djebaté, Mamadu Balo... 1h23.

A la suite des magnifiques *Tabou* (lire page V), mélo mozambicain de Miguel Gomes, et *la Dernière Fois que j'ai vu Macao*, film noir évaporé de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, la question du passé de l'empire lusitanien réapparaît dans le premier long métrage d'un jeune réalisateur de 47 ans, João Viana. Né en Angola de parents portugais, Viana a tourné cette *Bataille de Tabatô* en Guinée-Bissau. Ces trois films sont traversés par les fantômes de la colonisation. Des spectres résiduels qui défilent par les chemins secrets d'une mémoire hantée, des territoires revisités avec un sombre romantisme.

Dans le film de Viana, le principal fantôme est la guerre d'indépendance, achevée pourtant

depuis quatre décennies, mais que l'on «respire» toujours, selon le cinéaste, dans l'air d'un pays encore chaviré sans cesse par les assassinats de dirigeants et coups d'Etat sanglants. Le vieux Baio s'est alors enrôlé du mauvais côté du conflit – à la manière, en quelque sorte, des harkis algériens. Exilé depuis au Portugal, il retrouve son pays pour la première fois à l'invitation de sa jeune fille qui s'apprête à y épouser un chanteur mandingue, à Tabatô, bastion de griots et de musiciens. Mais, à mesure qu'ils traversent ensemble le pays vers les noces, cheminant languidement entre friches de villes et pistes à peine balisées, se raniment tragiquement les sédiments de la mémoire des batailles. Et le noir et blanc archichiadé de ce beau film un peu raide peut alors se transmuier, au son ensorceleur des balafons, en noir et sang.

JULIEN GESTER

LA CHRONIQUE

19

CINÉMA

D'ÉMILE BRETON

Adapter la mise en scène à son sujet

LA BATAILLE DE TABATÔ, film portugais de Joao Viana ;
MUSEUM HOURS, film américain de Jem Cohen.

Une jeune femme, angolaise, téléphone à sa mère au loin, de son portable. Elle va se marier, elle est aux côtés de son père, venu pour les noces. Elle dit : « *Je suis la plus heureuse du monde.* » Tout ce qu'on a vu jusqu'alors, de sa vie d'enseignante, du garçon, musicien, qu'elle doit épouser, porte à la croire. Tout, sauf le cadrage de ce plan en noir et blanc. Le père et la fille sont assis face à face dans une pièce et la caméra les filme d'au-delà d'une porte, ce qui surcadre de deux larges pans noirs verticaux cette image des deux protagonistes. Une infinie tristesse. Ainsi travaille le grand cinéaste qu'est dès son premier long métrage, *la Bataille de Tabatô*, Joao Viana, portugais né en Angola. C'est un film pour dire les ravages de l'exploitation coloniale d'un pays, l'Angola, par un autre, le Portugal, et des indélébiles suites de cette dépossession.

Viana aurait pu témoigner sur ce pays qu'il connaît bien. Il a préféré inventer une histoire. Une fiction.

Une jeune Angolaise va se marier. Elle invite son père qui, trente ans plus tôt, a combattu les siens aux côtés des Portugais et à dû s'exiler, traître, à Lisbonne. C'est son premier retour au pays : angoisse, perceptible dès ses premiers pas lourds à la sortie de l'aéroport de Luanda. Un film sur la peur, donc, et un gros plan sur le bas de son pantalon trempé d'urine la dira, lorsque des gosses jouant aux soldats, une branche

« Une forme neuve, distincte en tout point des films antérieurs. »

comme mitrailleuse, feront mine de le fusiller. La peur, mais pas seule. Le film, avançant par longs plans sur les villes et la savane traversées, parle aussi d'une réappropriation, par cet homme meurtri, de la culture des siens. Il dit

ce que lui coûtera cette réappropriation : lui qui vivait dans un passé qu'il trimbalait dans une lourde valise, inquiétants objets imitant les bruits des armes, pourra enfin jouer du balafon dans le village de ses ancêtres mandingues. Ainsi va ce film, entre les clarinettes des poteries du balafon et les sonneries des portables dans la savane. Un film d'aujourd'hui. Un grand film.

CINÉMA

LA BATAILLE DE TABATÔ JOÃO VIANA



«Chaque année depuis 1980, il y a une tentative de coup d'Etat dans ce pays», précise une voix off. Nous sommes en Guinée-Bissau, ancienne colonie portugaise marquée au fer rouge par la guerre. Après de longues années d'exil, un homme atterrit dans la capitale : il doit se rendre dans un village perdu au fond des bois, pour marier sa fille. D'où un périple à la lisière du fantastique, à travers la forêt et les vestiges un peu absurdes de l'époque coloniale. La valise à roulettes qu'il trimballe, manifestement aussi lourde que sa conscience, est chargée de vieilles pièces détachées. A quoi servent-elles ? Ce sera la plus belle trouvaille du film, dévoilée à la fin.

Tourné dans un noir et blanc contrasté, ce premier long métrage de João Viana rappelle le sublime *Tabou* de son compatriote Miguel Gomes par sa mise en scène inventive et l'utilisation du son. La BO, superbe, joue sur l'opposition entre la douceur apaisante des instruments locaux (balafons, koras) et le bruit sec des réminiscences de la guerre (explosions, tirs de mitraillettes). Avec son héros qui combat des fantômes sonores, *La Bataille de Tabatô* est une étonnante variation sur le thème de l'exorcisme. —

Nicolas Didier

| *A Batalha de Tabatô*, Guinée-Bissau/Portugal (1h23) | Scénario : J. Viana | Avec Fatu Djebaté, Mamadu Baio.

Sortie le 18 décembre.

Décembre 2013

FILM GRIOT

La Bataille de Tabatô

réalisé par João Viana



Mention spéciale pour un Premier Film au dernier Festival International du Film de Berlin, *La Bataille de Tabatô* n'est pas sans rappeler, du moins sur le papier, le *Tabou* de Miguel Gomes, sorti il y a tout juste un an. Cinéaste portugais en Afrique, voix off suave nous contant l'histoire d'un pays (ici la Guinée-Bissau), images en noir et blanc... malgré ces étonnantes similitudes, la comparaison s'arrête là, car le film de João Viana a sa propre voix. Celle de la tradition orale mandingue, dont cet étrange long-métrage semble le dépositaire, à la manière d'un griot cinématographique.

La Bataille de Tabatô ressemble à une fable, où la légende rencontre l'histoire banale d'une jeune fille, Fatu. Elle s'apprête à épouser Idrissa, célèbre chanteur des « Supercamarimba » et a demandé à son père, Baio, exilé au Portugal depuis plus de trente ans, de revenir en Guinée-Bissau pour l'accompagner le jour de son mariage. La cérémonie doit se tenir à Tabatô, village de griots, peuple de musiciens. Mais Baio a à peine parcouru quelques mètres au sortir de l'aéroport que les souvenirs traumatisants de la guerre d'indépendance ressurgissent. Le film suit alors le périple conduisant cet homme qui, rangé du côté des colons portugais, souffre de se considérer comme un traître de son pays, jusqu'à sa dernière bataille.

Les voix plurielles de Guinée-Bissau

La narration du premier long-métrage de João Viana semble relever de l'oral plutôt que de l'écrit, portée par des voix plurielles nous contant la Guinée-Bissau entre la tradition et la modernité. Là est déjà la première bataille de ce film sibyllin, qui voit s'affronter différents univers sonores propres à chacun des personnages. Baio transporte une valise pleine de mystérieux objets, inoffensifs jouets rouillés trimballés depuis le Portugal activant le trauma de la guerre par des hallucinations auditives de rafales ou d'explosions. Autour d'Idrissa, les balafons racontent l'Afrique, quand sa future épouse, professeuse narrante l'Histoire des mandingues depuis son MacBook, écoute la radio dans le 4x4 qui la mène à la noce. Moins que le scénario, ce sont ces sons qui prennent le pouls de l'Afrique et transmettent, tels des griots de cinéma, les tensions

d'un présent face au besoin du pays d'avancer sans pouvoir faire table rase du passé. Porté par l'oralité, le rythme alterne accélérations et suspensions, lesquelles ne manqueront pas de dérouter, voire de s'égarer dans quelques longueurs un tantinet pompeuses (notamment au premier soir de Baio sur sa terre natale).

C'est que le film va jusqu'au bout de son programme antinaturaliste, privilégiant la stylisation au risque de se complaire à l'occasion dans l'esthétisme. Le jeu des acteurs, corps hiératiques dans de larges plans le plus souvent vidés d'habitants, les transforme en figures mythologiques auxquelles on peine parfois à s'accrocher. Il est vrai que Viana joue avec une certaine distance. Plusieurs images à la focale courte imposent ses personnages au premier plan, au bord du cadre, derrière lesquels la Guinée-Bissau semble défilier au loin, tel un écran. Ce travail de l'espace, intéressant quoiqu'un peu trop théorique, creuse un écart inhabitable, appuyé par la dépendance des plans abruptement disloqués par un montage dissonant.

Duel pour la paix

Il faudra une ultime bataille pour que ces plans singulièrement vides et distants se remplissent. Ce sera celle qui donne son titre à ce film aussi fascinant qu'irritant, véritable sublimation transportant, littéralement, l'ordinaire vers le cérémonial. Après le sacrifice de Fatu, indispensable ingrédient à la valeur mythique de cette tragédie, un duel musical oppose Baio et Idrissa dans le village des griots. La musique apaise les violentes tensions rouges qui viennent lacérer les visions de Baio. Elle devient une arme œuvrant pour l'apaisement, un instrument de résistance, seule capable de vaincre la mémoire blessée de la guerre et de remplir l'image africaine de son peuple.

Estelle Bayon



18 Décembre 2013

Selon la tradition mandingue, les femmes ont le droit de faire l'amour avec un autre homme que leur mari afin de procréer. Fatu est née de cette coutume. Elle a 20 ans et enseigne à l'université. Alors qu'elle va se marier avec un musicien griot, elle demande à son père « familial » de revenir en Guinée-Bissau dont il était parti trente ans auparavant... Ce film portugais en noir et blanc, et à la bande-son gravée en relief dans l'image, nous entrouvre une porte sur cette Afrique où les fantômes d'une vieille guerre d'indépendance dansent au rythme d'une musique immémoriale. Déroutant, souvent hermétique, mais fascinant.

Alain Spira

Décembre 2013

La bataille de
Tabatô

› Baio revient en Guinée-Bissau trente ans après en être parti pour y marier sa fille. Une union qui doit se tenir à Tabatô, village d'asile pour les griots et les poètes. Pour Baio, c'est l'occasion de renouer avec des souvenirs déniés et affronter les spectres du colonialisme et de la guerre d'indépendance. Fable politique, le film de João Viana est une mélodie mémorielle et sensorielle envoûtante dans ses partis pris esthétiques (noir et blanc, rythme éthéré) mais que l'on ne peut s'empêcher de comparer – à son détriment – au *Tabou*, de Miguel Gomes. ■ **X.L.**

De João Viana • Avec Mamadu Baio,
Fatu Djebaté... • 1 h 23 • 18 décembre

TROIS

COULEURS

Décembre 2013



> LA BATAILLE DE TABATÔ

Mamadou Baio revient en Guinée-Bissau pour le mariage de sa fille, après un exil de trente ans. De retour sur les lieux de la guerre, il est visité par les fantômes de son passé et entre dans une lutte aux confins de la folie et de l'hallucination. L.T.

de João Viana (1h23)

Distribution : Capricci Films

Sortie le 18 décembre